



Troupes d'assaut allemandes en combat avec un grand nombre de tanks anglais

Il fit connaître que les ordres de Washington le for-
çaient, lui et ses collègues, à partir.

Il exprima son regret d'être forcé de quitter ses col-
laborateurs belges. Il donna l'assurance que les mem-
bres américains, sous la présidence de Hoover, conti-
nueraient à l'étranger l'œuvre du «Committee for Re-
lief» et que, en Belgique, ils seraient remplacés par
des représentants d'autres nations, qui avaient déjà fait
parvenir leur adhésion.

Le sieur de Wouters d'Oplinter, qui présida la séance,
paya un tribut de large hommage et de chauds remer-
ciements à l'Amérique et fit connaître que désormais
l'œuvre passait sous la protection de personnalités espa-
gnoles, hollandaises et danoises.

Le sieur Franck remercia aussi chaudement et s'expri-
ma ainsi :

« Partez donc, mes amis, puisque dans cette grande
cause, votre noble patrie vous appelle et portez-lui de
notre part ce simple message :

« Merci pour ce que vous avez fait... mais merci, sur-
tout, pour ce que vous allez faire ! »

Nous, quoi qu'il arrive, nous tiendrons bon jusqu'au
bout !

Puissiez-vous tous nous revenir, à l'heure de la vic-
toire et de la justice, derrière nos soldats et les vôtres,
tandis que nos populations vous acclameront d'une seule
voix, aux cris enthousiastes de « Vive l'Amérique et vive
le Roi ! »

Brand Whitlock, ce jour-là, dit à des personnes qu'il
salua :

« — Les Allemands sont fous. Jeter le gant à l'univers
entier est un acte de démente qui prouve que les diri-
geants de leur empire ont le cerveau ébranlé. »

Brand Whitlock partit pour le Havre. Il ne put fran-
chir la frontière hollandaise et dut donc voyager par
l'Allemagne et la Suisse.

Ce départ produisit une action déprimante sur les mas-
ses.

Le correspondant déjà cité écrivit :

Hoover, le président du comité de secours pour la Bel-
gique, a déclaré que les Américains continueront à ras-
sembler les fonds et les vivres nécessaires, et s'il se crée
un nouveau comité, ils soutiendront celui-ci.

Et nos femmes, et nos mères, lecteurs, jettent déjà des
yeux suppliants vers la Hollande qui adoucit déjà tant
de souffrances.

La Belgique souffre pour le droit, pour ce que l'hom-
me possède de plus cher, pour la liberté... Nous n'avons
pas à insister sur son rôle.

Sera-t-il dit qu'on laissera la Belgique mourir de faim?
Non, jamais !

Qui volera à son secours ?

Oui, nous songeons à la Hollande.

Que de la Hollande parte le mouvement et que l'on
fasse appel à la générosité de l'Espagne et de la Scan-
dinavie.

La Belgique affamée ne peut pas périr ! »

Nous pouvons déjà annoncer provisoirement que l'œu-
vre de ravitaillement passe aux mains du comité Hispa-
no-Hollandais et resta.

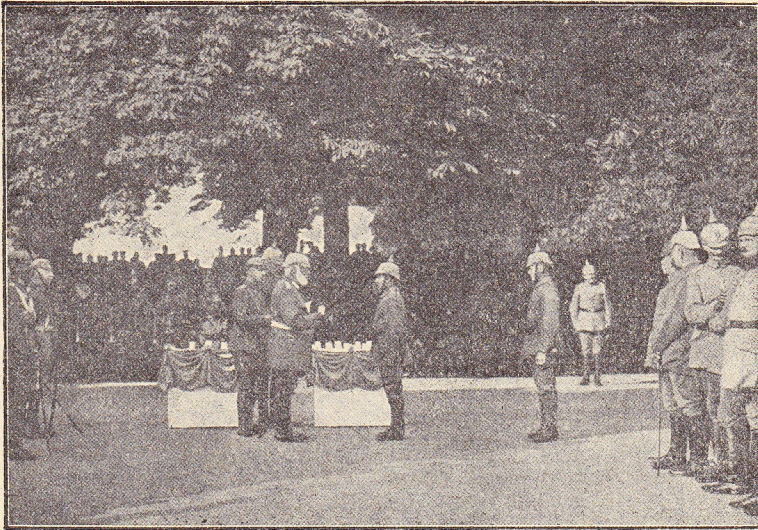
L'ambassadeur américain avait déjà quitté l'Allema-
gne, dès le 11 février.

Esquissons, d'après son propre ouvrage, son œuvre
dans la capitale allemande.

Lorsque Gérard reçut de Washington le télégramme
annonçant la rupture des relations diplomatiques, il se
rendit chez Zimmermann et demanda ses passeports.

« Naturellement, Zimmermann avait déjà reçu la nou-
velle et avait eu le temps de se composer une attitude.

Les correspondants américains m'apprirent qu'en les
recevant, la veille, il avait d'abord refusé de parler, qu'il



Le Roi Louis de Bavière au front au Nord de la France.

s'était en suite montré assez violent dans ses propos et qu'il avait fini par manifester une profonde émotion.

Je suis certain, d'après mes observations personnelles, que la rupture des relations diplomatiques lui causa la surprise la plus vive — à lui comme aux autres membres du gouvernement — et cependant je n'arrive pas à comprendre comment des hommes qui passent à juste titre pour être si intelligents aient pu penser que les Etats-Unis d'Amérique supporteraient un pareil affront sans murmurer.

La police, qui avait toujours surveillé notre ambassade depuis le commencement de la guerre, avait été renforcée de façon importante et ne se bornait pas à en surveiller l'entrée, mais se tenait aussi derrière et gardait même les abords dans les rues voisines. Cependant, la population de Berlin ne se livra à aucune manifestation. Le mardi après-midi, j'allai faire une promenade, parcourant les principales rues de Berlin, sans être accompagné. A mon retour à l'ambassade, je trouvai le comte Montgelas, qui m'attendait. Le comte Montgelas était directeur aux Affaires Etrangères — avec le rang de ministre — du département chargé des questions américaines. Je voulus savoir de Montgelas pourquoi je n'avais pas reçu mes passeports.

Il me répondit qu'on me faisait attendre parce que le gouvernement impérial ignorait la situation dans laquelle se trouvait le comte Bernstorff et que, d'après certaines rumeurs, les navires allemands qui se trouvaient en Amérique avaient été confisqués par le gouvernement américain.

Je répliquai que j'étais convaincu que Bernstorff était l'objet du traitement le plus courtois et que les navires allemands n'avaient pas été confisqués. Cependant, j'ajoutai :

— Je ne vois pas vraiment pourquoi je suis amené à réfuter ces nouvelles que vous faites courir au sujet de Bernstorff et des navires allemands ! Il me semble que c'est à vous de prouver ces faits. En tout cas, pourquoi ne demandez-vous pas au gouvernement suisse, qui vous représente maintenant, de télégraphier à son ministre à Washington afin de connaître les faits précis ?

Le comte Montgelas sortit alors un document, qui était une confirmation du traité conclu entre la Prusse et les Etats-Unis en 1799, traité auquel on avait ajouté certaines clauses, qui me parurent vraiment extraordinaires. Il me demanda de lire ce document d'un bout à l'autre et de vouloir bien le signer ou de me faire autoriser à cet effet, et ajouta que, si je ne signalais pas le document, les Américains éprouveraient de sérieuses difficultés pour quitter l'Allemagne, les correspondants des journaux américains tout particulièrement.

C'était un document réglant le traitement des citoyens

de chacune des nations et de leurs biens en cas de rupture des relations.

Gérard refusa de signer.

Il dit :

Pourquoi venez-vous m'offrir un projet de traité après la rupture de nos relations diplomatiques, et demander à un ambassadeur, retenu prisonnier, sa signature ? Les prisonniers ne signent pas de traités ! Un traité signé par un prisonnier n'aurait aucune valeur.

J'ajoutai :

— Après avoir entendu votre menace à l'égard des Américains que vous voulez retenir ici et après avoir pris connaissance de ce traité, je déclare que même si j'étais autorisé à le signer je refuserais péremptoirement de mettre mon nom au bas d'un tel document !

Le comte s'en alla.

Et, en effet, l'ambassadeur fut traité comme un prisonnier.

Il ne put seulement plus télégraphier à ses consuls en Allemagne et on interdit au personnel de la légation de se servir du téléphone d'un hôtel voisin.

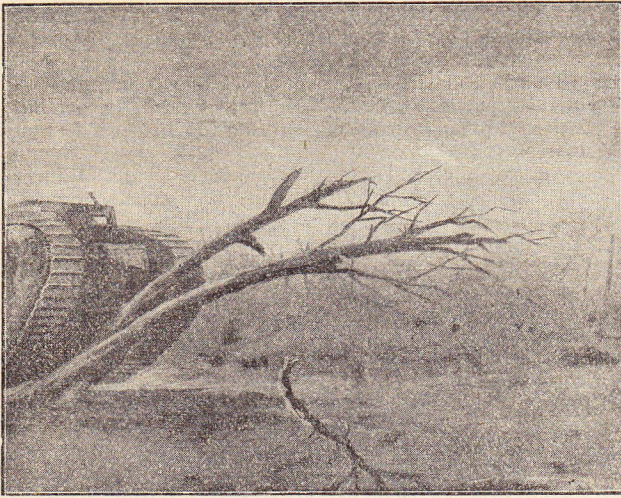
Entretiens l'ambassadeur prit quand même ses dispositions pour le départ.

Il confierait les intérêts des Etats-Unis à la légation d'Espagne, ceux de l'Angleterre à celle des Pays-Bas.

Quelques jours plus tard parvint la nouvelle que Bernstorff était très bien traité à Washington et qu'il n'y avait pas question de mainmise sur les navires allemands. La restriction humiliante fut retirée et on prépara un train pour l'ambassade. Gérard fit ses adieux



Vue du "Chapeau de Gendarme..."



Les Tanks anglais à l'œuvre.

au ministre des Affaires Etrangères et au chancelier. Le train partit le 10 février. Il se trouvait des ambassadeurs de pays neutres à la gare. Les Allemands ne firent pas la moindre manifestation. Le train partit pour la Suisse, par Schafhausen. Le 11 février l'ambassadeur arriva à Berne.

Le consul américain offrit un dîner et Gérard s'y entretint avec plusieurs notables. Le président de la Confédération fit un exposé des difficultés de la situation pénible dans laquelle se trouvait la Suisse.

Après quelques jours, Gérard partit pour la France. Il y eut des espions dans les couloirs des voitures. Certains même s'introduisirent dans les compartiments et firent semblant de lire des journaux. Mais l'ambassadeur les reconnut aisément, des agents, des officiers, des espions féminins.

La société passa la frontière près de Pontarlier. Après un court séjour à Paris, Gérard se rendit en Espagne où il fut reçu en audience par le roi. Il s'embarqua à Corogne sur « l'Infanta Isabella ».

Le navire arriva sans encombre de l'autre côté de l'Océan.

Wilson, indisposé, était allité, mais il se leva pour écouter le rapport détaillé de l'ambassadeur.

Le lendemain, l'ambassadeur prononça un discours sur les marches de l'hôtel de ville de New-York et dit, entre autres :

« Nous sommes peut-être à la veille d'entrer en guerre, mais je tiens à vous affirmer que le fait ne se produira — s'il se produit — que lorsque le Président, sans cesser un seul instant de défendre l'honneur et la dignité des Etats-Unis; aura épuisé les moyens susceptibles de nous tenir en dehors du conflit. J'ai quitté Berlin, la conscience claire, parce que je sentais que j'avais tout fait pour maintenir les relations amicales qui existaient entre les deux nations et par conséquent la paix.

» Il est tout naturel qu'à l'ouverture des hostilités, il se soit produit chez nos concitoyens d'origine germanique un courant de sympathie à l'égard de l'Allemagne. Je suis convaincu qu'à l'heure difficile que nous traversons nous pouvons compter sur la loyauté de nos concitoyens d'origine allemande et j'ajouterai que s'il leur arrivait de s'enrôler et de se montrer ensuite disposés à me suivre, je me mettrais à leur tête sans craindre un seul instant de recevoir une balle dans le dos. »

L'Amérique était donc fermement décidée de lutter contre la terreur que l'Allemagne voulait faire régner en rendant la navigation impossible pour les pays neutres.

Les pourparlers devinrent inutiles. La presse allemande publia des articles audacieux, qu'ils étaient prêts à lutter aussi contre l'Amérique et à vaincre quand même.

On sema la haine contre Wilson et l'on fit accroire au peuple que les menaces de l'Amérique n'étaient que du bluff.

Aussi dans les pays neutres on répandit ces idées. Que peut faire l'Amérique ? disait-on. Envoyer des munitions et du matériel ; mais, comme commerçante elle l'avait fait dès le début. Mais la guerre sous-marine allait paralyser le trafic, voire même le rendre impossible. Elle pouvait soutenir pécuniairement l'Entente, mais elle ne possédait pas d'armée.

Personne ne soupçonna de combien d'énergie l'Amérique allait donner des preuves.

Le 5 et 6 avril le Sénat et la Chambre reconnurent l'état de guerre avec l'Allemagne.

Déjà le 2, Wilson avait demandé la guerre dans un message.

Ce soir Gérard se trouvait au « Metropolitan Opera » et y apprit la nouvelle. Il la communiqua aux directeurs, leur demanda de faire connaître de la scène la nouvelle aux assistants et de faire exécuter l'hymne national par l'orchestre.

« Non, la compagnie du « Metropolitan Opera » est neutre » fut la réponse.

Alors, de sa loge, l'ambassadeur demanda au public d'acclamer le président.

On le fit avec enthousiasme. Pendant le dernier acte une actrice allemande s'évanouit sur la scène, probablement de dépit parce qu'on avait acclamé le président et conquis le Kaiser.

Cette circonstance démontre bien l'étrange état d'esprit qui régnait en Amérique.

Beaucoup d'Allemands habitaient l'Amérique, naturalisés et autres.

Immédiatement il fut pris des mesures sévères pour éviter les complots et combattre l'espionnage.

Le Cuba suivit l'exemple des Etats-Unis, et le 9 le Brésil rompit aussi les relations avec l'Allemagne. La Bolivie suivit le mouvement le 14 et le Pérou, le Chili, le Guatemala, le Panama et l'Uruguay approuvèrent la décision des Etats-Unis.

Une mission française, dirigée par Joffre et Viviani se rendit en Amérique et fut acclamé avec enthousiasme.

Immédiatement l'Amérique prit les dispositions nécessaires pour la préparation à la guerre.

Sans hésitation le Congrès vota une loi sur le service obligatoire. Un dénombrement montra que 10 millions d'hommes tombaient sous l'application de la loi.

On en appela immédiatement 125,000 qui devaient se trouver sur le front, avant la fin de l'année.

On prêta 4 milliards de francs aux alliés et l'on envoya une partie de la flotte en Europe. On mit de nouveaux bateaux en chantier et l'on aménagea les navires allemands, parmi lesquels des transatlantiques géants, pour le transport des troupes.

On construisit des avions : on commença immédiatement la construction de 3500 appareils ; 22,000 étaient commandés.

Neuf régiments de mécaniciens et 10,000 médecins et chirurgiens partirent immédiatement pour la France.

Le général Pershing fut désigné comme commandant suprême.

On prit des mesures sévères contre les Américains-Allemands qui osèrent encore montrer trop de sympathie pour la mère-patrie ou plutôt pour le gouvernement actuel de la patrie.

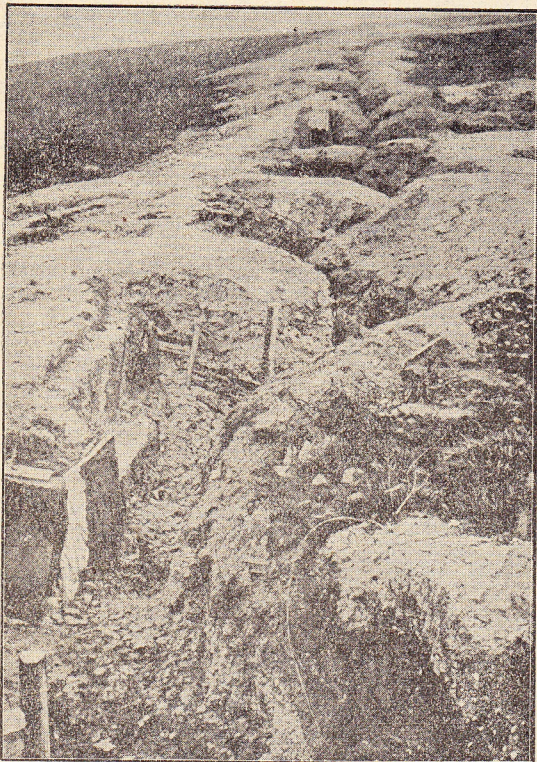
On déclara ouvertement qu'avant la guerre chacun avait le droit de donner ses sympathies à n'importe quel parti belligérant, mais que celui qui ne se déclarait pas Américain en ce moment, devait être considéré comme un traître.

On se souvint en ce moment, combien d'Allemands avaient fui leur patrie jadis, pour venir chercher leur subsistance ici et pour échapper au service militaire prussien.

Beaucoup s'étaient enrichis, grâce à l'Amérique et celle-ci avait le droit d'exiger leur bonne foi.

On ne permettrait pas que la patrie fus mise en péril du fait que des Américains-Allemands tirent parti pour un pays dont la faim les avait chassés.

Les suspects furent internés ou du moins placés sous une surveillance très étroite. On ferma les bars et les magasins où l'on manifestait des sympathies pour l'Allemagne. Une armée de détectives se trouva sur pied. Pas



Tranchées allemandes au plateau d'Herbécourt.

un ennemi n'était toléré. Les espions allemands étaient des gens dangereux et Gérard était au courant de leurs méthodes.

Le 13 juin le général Pershing arriva à Paris. La première division, avant-garde d'une armée formidable, venait de débarquer.

Nous ne précéderons pas les événements, mais nous disons déjà maintenant que le 26 octobre le Brésil déclara la guerre à l'Allemagne.

Mais si l'Entente se fit un allié de plus à l'Ouest, nous allons voir comment il en perdit un dans l'Est.

EN RUSSIE

Opération militaires — Le peuple russe sous la Czarisme — Raspoutine — La révolution.

Considérons maintenant les événements en Russie, mais nous devons jeter les regards en arrière jusqu'en 1916.

Après la situation lamentable, la crise de 1915, lorsque les troupes, fortes de 30.000 hommes étaient réduites à 5000 hommes, avec à peine 2000 à 3000 fusils, l'armée russe s'était reconstituée. L'artillerie fut complétée, des mitrailleuses furent distribuées à profusion et des munitions amenées en quantité considérables.

On forma de nouveaux corps d'armée. Il y en eut 60 au lieu de 35 et l'on disposa d'une réserve de 2 millions d'hommes.

Dans les usines on travailla ferme, les mines fournirent plus de combustibles, on construisit de nouveaux chemins de fer, afin de pouvoir amener rapidement les munitions arrivant du Japon, du Canada, des Etats-Unis et de l'Australie. Nous savons qu'il arriva des contingents de troupes russes en France.

L'Autriche, au contraire était très affaiblie : à la fin de février 1916 ses pertes étaient de 720.000 tués, 2.600.000 blessés et malades, et 770.000 prisonniers.

L'adversaire comprit, sous le bombardement intense des Russes, que ceux-ci s'étaient réorganisés. Ils préparaient d'ailleurs une offensive.

Le front autrichien se composait alors (en juin 1916) de deux parties : celle du Nord s'étendant de la mer Baltique jusqu'au Pripet, celle du Sud, du Pripet à la Roumanie.

Au Nord Kouropatkine se trouvait devant Hindenburg, au Sud Brousiloff devant l'archiduc François-Joseph.

Le 4 juin fut déclenchée l'offensive entre le Pripet et la Roumanie, sur un front de 350 kilomètres, suivant le plan de Brousiloff.

Kalédine devait opérer en Volhynie et le 8 juin il s'empara de Loutsk. Ce fut une avance victorieuse. Un bombardement effrayant détruisit les positions autrichiennes, les Russes firent un grand nombre de prisonniers, tous des hommes hébétés, déprimés qui se rendaient volontiers. De plus on s'empara d'un butin considérable : des canons, des mitrailleuses, des fourgons, des autos, des fusils et tout un matériel.

Loutsk devait opposer une résistance durable : elle était entourée de pas moins de 19 rangées de fils de fer barbelés. Rien n'y fit : après un combat de quatre jours les trois positions de tranchées succombèrent et la ville fut prise.

Au Sud l'armée Letchwisky devait pousser vers le Dniester. Elle se trouvait devant les corps Bothmer, devant la Strypa, et Pflantzer-Ballin au Dniester, mais ils furent réjetés tous les deux. Ici les résultats étaient aussi merveilleux. Les communiqués suscitèrent un bel enthousiasme.

Nous donnons ici l'énumération des principaux succès russes :

Le 10 juin : prise de Dobronotze. 37.000 prisonniers, 59 canons, 120 mitrailleuses (Brousiloff avait déjà fait 65.000 prisonniers le 9 juin).

Le 17 juin : Czernowitz avait fait 106.000 prisonniers, l'Autriche appela l'Allemagne à son secours. Hindenburg décida d'envoyer des renforts. Ce fut bien une humiliation pour l'alliée lorsque Linsingen et Mackenzen prirent la direction des opérations, mais il fallait bien concéder parce que les Russes menaçaient Kovel et auraient pu mettre les communications entre les troupes allemandes et autrichiennes en danger.

On passa à de furieuses contre-attaques et les Russes durent repasser la Styr. Mais ils se ressaisirent et revinrent à la charge avec une énergie plus grande. Le combat s'engagea plus sanglant encore.

Plus au Sud Letchwisky chassa les armées de Pflantzer devant lui, atteignit la Sereth (19 juin) prit Radautz le 21 et s'empara ainsi de toute la Bukovine.

Dans la région de Kovel les Allemands amenèrent quatre divisions du Trentin et du front français. La bataille s'engagea terriblement sans donner un résultat décisif. C'était la bataille de Stockhod (21-30 juin).

A la fin de juin les Russes avaient capturé en tout 217.000 prisonniers et mis hors de combat au moins 500.000 Autrichiens. Du 1er au 9 juillet la bataille continua entre la Styr et la Stockhod. Le 11, le nombre de prisonniers atteignit 270.000 et 6.000 officiers ; le butin était de 312 canons et de 866 mitrailleuses. Mais les Austro-Allemands résistèrent toujours.

Brousiloff fit de nouveaux efforts, prit Bodny le 20 juillet et Stanislau le 10 août. Le 28 et 29 juillet ses troupes s'emparèrent de 32.000 prisonniers et de 114 canons.

L'Autriche dut encore abandonner une partie de son commandement.

Hindenburg obtint la direction des opérations sur le front Est, à l'exception d'un bande, qui passa sous le commandement de l'archiduc Charles.

Le 12 août, le nombre de prisonniers aux mains des Russes était de 300.000.

Avant de continuer sa marche sur les Carpathes, Brousiloff attendit la mobilisation de la Roumanie.

A la fin de septembre se termina l'offensive. La bataille cessa sur le front entre le Pripet et la frontière roumaine. Les troupes de réserve défendirent l'accès de Vladimir-Volensky, de Lemberg et d'Halicz. Les Russes avaient pris en tout 420.000 prisonniers, 2500 mitrailleuses et mortiers et 600 canons.



Vue de Chaulnes.

Mais il y eut de la trahison dans le jeu et ainsi nous arrivons aux causes de la révolution qui devait soudain faire changer l'aspect de la guerre.

Dans toute cette admiration et cet enthousiasme pour la Russie il y avait eu bien de l'exagération et de contrainte.

Car il était fort bien connu partout que la grande majorité des Russes ne jouissaient pas de la liberté, quoique maintenant ils combattaient pour la liberté. Les œuvres des écrivains russes nous avaient fait connaître la situation : le Russe vivait sous le knout. Que de choses nous raconta-t-on de la Sibérie ?

Nicolas II, qui était monté sur le trône en 1894, avait voulu consolider l'autocratie en prenant des mesures draconiennes contre la Pologne, la Finlande et les provinces Baltiques ; on avait sévi avec violence tant contre les étudiants que contre les paysans. En 1906 il éclata des graves désordres et il y eut des massacres.

Que n'eurent pas à supporter les Juifs, en Russie ?

Depuis 1881, lorsque eut lieu le premier massacre de Juifs à Elisabethgrad, jusqu'aux temps les plus récents, lorsque les sanglants massacres de Kisjenez, Hamel et autres, l'histoire des Israélites ne fut qu'un enchaînement ininterrompu de persécutions et rapines. Et quel était le rôle du gouvernement ?

Lorsque, à cause des infamies des détenteurs du pouvoir, le mécontentement du peuple avait atteint son paroxysme et menaçait de déchaîner la révolution, alors le moyen favori des dirigeants, pour éviter la colère du peuple et pour la faire tomber sur les Juifs, était de susciter la haine contre ceux-ci ; alors on distribua des pamphlets dans lesquels on dépeignait les Juifs comme des traîtres et des exacteurs qui étaient la cause de la misère du peuple et des désastres de la patrie ; de la sorte le but était d'ordinaire atteint, et le gouvernement était tranquille pour un certain temps, mais aux frais des biens et du sang de beaucoup de Juifs.

Les persécutions des Juifs, appelées « pogroms », en Russe, semblaient être un point du programme des gouvernants russes.

A l'avènement de Nicolas II, en 1894, une amélioration sembla vouloir se produire dans la situation des Juifs, le nouveau Czar, du moins déclara qu'il vouerait tous ses efforts au bonheur de tous les fidèles sujets de l'empire.

On invita trois rabbins aux fêtes du couronnement, et les organes de la presse semblaient vouloir prendre un ton plus bienveillant à l'égard des Juifs. Mais cette tendance favorable ne fut pas de longue durée, le parti-antijuif eut de nouveau la suprématie : les écoles supérieures et moyennes furent interdites aux Juifs, ou presque ; les hôpitaux et les bains publics restèrent fermés pour eux et leur droit de résidence fut réduit à des proportions trop exigües pour le nombre d'âmes.

Une députation de Juifs, qui vint porter ses plaintes au gouvernement, reçut la réponse suivante du ministre :

« Nous rendrons votre situation tellement intenable que vous serez forcés de nous quitter, jusqu'au dernier homme. »

En 1905 le Czar fut contraint, à cause du mécontentement général du pays, à promettre une constitution et à instituer une représentation du peuple. On octroya le droit de vote aux Juifs aussi, et dans la nouvelle Chambre russe, appelée Douma, les Juifs obtinrent 12 sièges. Mais la Douma ne put rien pour l'émancipation des Juifs parce qu'elle fut vite dissoute et une nouvelle Douma fut instituée : elle ne compta plus que quatre sièges juifs.

La seconde Douma suivit bientôt le même chemin que la première : dans la troisième il n'y eut plus place que pour deux Juifs.

Il est possible que dans certains milieux on combattit pour l'émancipation des Juifs, mais le gouvernement était plutôt d'accord avec « la Ligue des vrais Russes », qui portait une haine farouche contre les Juifs.

En Pologne on boycotta les magasins juifs. En 1912 on enleva le droit de vote à bon nombre de Juifs ou bien on les empêcha, par des menaces, d'accomplir leur devoir d'électeurs.

Rien d'étonnant donc que beaucoup de Juifs quittèrent la Russie (1).

Il y eut donc bien de situations malsaines.

Un exemple : Nous voulons parler de l'ouvrage de André Strug : « L'histoire d'une bombe », une œuvre traitant du triste sort de la Pologne. Dans la préface de la traduction néerlandaise, Cécile De Jong écrit :

« Défendu par le gouvernement russe, le dernier livre de Strug se vendait par milliers d'exemplaires et rapporta une fortune — non à l'écrivain — mais aux agents zélés de la police, qui fermaient les yeux sur la vente de ces livres à condition que leur condescendance leur rapportât un nombre suffisant de roubles. Pour les Polonais ce fut le livre par excellence de la dernière révolution polonaise, de cette grande agitation, qui sembla ne livrer aucun résultat, mais qui fut en somme le prélude d'un drame que réserva l'avenir.

L'Ouest ne sut relativement que fort peu de ces tempêtes qui ont fait trembler la Pologne russe jusque dans ses fondements.

Les langues slaves ressemblent à des gros nuages entourant les peuples qui les parlent, et les bruits et les événements ne nous parviennent à travers ce voile, que singulièrement amoindris.

Un peuple dont nous ne pouvons lire les livres et parcourir les journaux reste loin de nous.

Et il en fut ainsi. Quelques rares clairvoyants, qui ne s'étaient pas laissés aveugler par le tourbillon de la guerre savaient qu'une terrible surprise s'annonçait.

Nous apprenions déjà comment se comportaient les Doumas. Elles se heurtèrent à la bureaucratie, les hautes sphères, la noblesse, les grands seigneurs. La quatrième Douma exigea, mais en vain, la collaboration du gouvernement.

Puis ce fut la guerre. Que de facteurs de décomposition : les Polonais, les Juifs, les étudiants, les paysans, les Finnois.

Bien sûr, au début les masses se laissèrent entraîner. La discipline de fer était puissante. Les grands considéraient les armées comme des troupeaux.

Les Russes se battirent avec le mépris de la mort, mais ils finirent par subir l'un échec après l'autre. La défiance s'empara des troupes. On accusa de trahison les deux généraux Rennenkampf et Soukhomiloff, dont le dernier était ministre de la guerre.

Les bureaucrates volèrent et s'enrichirent.

Stürmer, le chef de cabinet, fut supposé d'être au service de l'Allemagne ; il fit arrêter l'offensive de Brousi-
loff en 1916 et laissa écraser la Roumanie.

La Douma lutta contre la Cour. Quelle influence n'avait pas sur Nicolas II la Tsarine, issue de sang allemand et Raspoutine, le moine mystérieux.

(1) Stael : « Israël parmi les nations ».



Le général Julian Byng.

Nous nous étendrons quelque peu sur le rôle que joua ce faux moine, parce que ainsi il sera mis en lumière de quelle façon autocratique la Russie était gouvernée. L'influence d'un homme suffisait pour faire prendre des décisions les plus importantes qui furent alors la cause de terribles catastrophes.

Raspoutine abusa de son influence sur la famille du Tsar comme un coquin sans pareil.

Nous en donnerons quelques petits exemples que nous empruntons à l'ouvrage de l'Anglais William Lequeux, lequel les reconstitua d'après des documents secrets dont parvint à s'emparer le service de contre-espionnage anglais.

L'on s'imagine que c'est en Russie seulement qu'il est possible qu'un vulgaire moujik parvienne à se faire accepter comme hôte et conseiller intime dans la famille du Tsar.

Raspoutine, homme de mœurs corrompues et d'un caractère bestial ne pouvait pas se vanter d'un brillant passé. Trois fois il fut emprisonné pour vol, et il s'était conduit d'une façon si détestable que la vie lui devint insupportable dans sa maison.

Il s'en fut donc sur le grand chemin et abandonna à son sort sa femme avec son fils et ses deux filles.

Il vécut pendant deux ans cette vie de vagabond. Puis il lui vint l'idée de se faire passer pour un « saint ». Et le peuple russe, dans sa crédulité, se laissa attraper par ce manège.

Raspoutine avait une certaine puissance d'un genre hypnotique qui influença fortement, et du premier abord, les personnes qui entrèrent en relation avec lui.

Dès le moment où il avait résolu de traverser la Russie comme un « saint », il commença à avoir de l'influence, de sorte qu'il deviendra bientôt le personnage le plus en vue de l'empire. Il se fit des adeptes partout : les femmes surtout furent subjuguées par sa force hypnotique. Il sut s'introduire dans tous les rangs de la société. Beaucoup de « miracles », habilement agencés, vinrent d'ailleurs renforcer sa réputation.

Ce fut la dame d'honneur Vyrubova, — sur laquelle Raspoutine avait su exercer une influence extraordinaire — qui l'introduisit à la Cour. Cette femme jouissait d'une très grande confiance auprès du Tsar et surtout auprès de la Tsarine.

L'occasion s'offrit d'elle-même pour faire venir Raspoutine au palais impérial.

Le jeune Tsarévitch souffrait d'un mal de langueur contre lequel les meilleurs médecins ne purent trouver de remède. Raspoutine apporterait peut-être bien le salut ici, pensa la dame d'honneur Vyrubova, et bientôt elle sut décider la Tsarine à faire mander le faux moine près du malade.

Raspoutine n'arriva qu'après s'être fait prier avec beaucoup d'insistance. Le jour où il mit le premier pas dans le palais était un jour de malheur pour la Russie. Bientôt la Russie en aurait la preuve.

L'état de santé du Tsarévitch s'améliora peu de temps après l'arrivée de Raspoutine. La Tsarine en fut tellement contente et tellement convaincue du pouvoir de guérison de Raspoutine que celui-ci vit sa place assurée au palais impérial.

Il arriva cependant que, pour un motif ou pour un autre, Raspoutine crut plus prudent de s'éloigner du palais. Mais, une couple de jours après son départ le Tsarévitch tomba dangereusement malade, de sorte que l'on craignit pour ses jours. Dans son affolement, la Tsarine fit parvenir une supplique au rusé trompeur, et voilà qu'à peine fut-il arrivé que l'état de santé du Tsarévitch s'améliora.

Le secret de l'effondrement subit de la santé du Tsarévitch et son prompt rétablissement après l'arrivée de Raspoutine appartient à un des tours les plus pendables et les plus malhonnêtes du scélérat, pour lequel il s'assura la complicité de la Dame d'honneur Vyrubova. En effet, pendant son absence, celle-ci avait administré au jeune Tsarévitch un poison violent, extrait de plantes du Thibet. Le pauvre enfant en ressentit d'emblée la funeste action. Aussitôt Raspoutine revint, on fit prendre une antidote au malade, de sorte que se fit « le miracle » du rétablissement et que Raspoutine devint plus puissant et plus influent que jamais, au palais, grâce à son tour diabolique.

L'influence de cet ex-voleur irait en croissant et ne se bornerait plus au cercle familial et aux affaires de la Cour de l'empereur, mais s'étendrait aux affaires de l'état en général.

Mais en même temps il s'attira l'inimitié de quelques personnages influents et clairvoyants, entre autres Milioukoff et le grand-duc Nicolas Michaelovitch. Ce dernier parvint même un jour, aidé du grand-duc Dimitri Pavlovitch, à faire mettre Raspoutine brutalement à la porte.

Nous ne savons pas mieux caractériser l'influence de Raspoutine dans la conduite des affaires politiques que par la nomination du pro-boche Stürmer comme premier ministre, qu'il sut extorquer au Tsar et cela au moment même où les troupes russes étaient engagés dans de furieux combats contre les Allemands.

Raspoutine pouvait se vanter non sans motifs, d'être l'empereur, sans la couronne.

« Je vis au Palais », déclara-t-il. « L'Impératrice se plie à toutes mes volontés, ses filles sont comme mes enfants. la Cour me salue. Nikki (le Tsar), lui, se contente de sourire comme un idiot. Ne suis-je pas effectivement l'Empereur de Russie? ». Les Allemands avaient vite compris quel précieux parti ils pourraient tirer du tout puissant Raspoutine. Et ce ne fut pas en vain qu'ils complèrent sur le cynique moine.

Grâce à l'influence de Raspoutine sur le Tsar sans énergie, la Russie était gouvernée par des gens comme Stürmer et Protopopoff, qui extérieurement semblaient se faire passer comme des patriotes ardents et des défenseurs de la cause des Alliés, mais qui, en secret, brassaient toutes sortes de plans obscurs, qui amèneraient la Russie à une paix séparée avec l'Allemagne qui, elle, serait nuisible non seulement aux Alliés mais même à la Russie trahie et vendue ainsi, sans le moindre scrupule.

Raspoutine était leur complice dans cette affaire, notamment en usant de son influence dans les hautes sphères de Pétrograde, pour y empoisonner insensiblement l'atmosphère et les préparer habilement à la déchéance de la Russie.

Les conséquences de ce complot criminel ne se firent pas attendre; la famine menaçait la population par suite du ravitaillement incomplet et contrecarré par les usuriers; la circulation de trains pour le front fut sérieuse-



Ruines de l'église de Roye.

ment interrompue; il y eut beaucoup de procès retentissants par lesquels, grâce à de faux témoignages d'excellents officiers furent condamnés pour trahison et éloignés du front.

Un jour que Raspoutine se vit menacé d'avoir des difficultés avec le chef de la police impériale Dzhunkovsky, il fit tout simplement casser ce loyal fonctionnaire et le fit remplacer par un de ses amis.

Il n'eut même pas honte de donner ce faux témoignage au Tsar, qui le crut aveuglement, afin de se défaire de ses personnages qui gênaient l'exécution de ses plans criminels.

Et lorsque les accusations contre lui se firent plus puissantes il n'hésita pas de jouer son vilain tour habituel : il partit prédisant que le Tsarevitch tomberait gravement malade. Grâce à la complicité de la dame d'honneur Vyubovu, il en fut ainsi au jour indiqué, et cette fois la crise fut si violente que la mort pouvait se produire à chaque instant.

Folle de douleur, l'Impératrice supplia Raspoutine de revenir. Celui-ci se fit attendre longtemps. Puis il apparut d'une façon dramatique et immédiatement le Tsarevitch se rétablit.

Entretiens, la bande de traîtres avec Raspoutine comme chef, ne resta pas inactive. Il parvint même à faire nommer un certain Paul Rodzevitch — un espion à la solde des Allemands — comme secrétaire particulier, chargé de la correspondance la plus confidentielle du Tsar.

Raspoutine ne recula même pas devant le crime.

Un ennemi, qu'il ne pouvait faire casser de son grade, il le fit tout simplement disparaître. Son ami asservi, le Tsar, eut soin qu'en ce cas il ne fut pas inquiété par la police.

Et pour se garantir contre tout attentat possible il s'y prit de la façon suivante. Prophétiquement comme à l'ordinaire, il s'adressa à l'Impératrice et lui prédia que si lui, Raspoutine, venait à mourir, il ne resterait plus quarante jours à vivre au Csarevitch. A ces paroles sinistres, l'Impératrice, qui se rappela les précédentes prophéties du faux moine et comment elles s'étaient réalisées, se hâta de lui assurer une protection aussi puissante que celle du Tsar même.

Le Saint-Synode de l'église russe fit faire plus d'une enquête sur la conduite de Raspoutine. Mais le puissant bandit avait ses espions partout, qui l'informèrent minutieusement à ce sujet. Et Raspoutine parvint une fois de plus à se défaire de ses personnages gênants en les faisant chasser de leurs fonctions.

Et le Tsar signa toujours les décrets rédigés par Raspoutine lui-même et qui ratifiaient les nominations et les dépositions.

La trahison atteignit même l'armée.

Des généraux furent achetés : les offensives russes échouèrent et les Allemands avancèrent, victorieux. De cette façon, on fit croire que l'armée allemande était invincible et qu'il était donc de l'intérêt de la Russie de conclure une paix séparée. Raspoutine reçut de Berlin les instructions les plus minutieuses. C'est ainsi que William le Queux copie dans son livre, un message de Berlin, en date du 16 août 1916, dans lequel on fait part qu'il fut versé 120.000 roubles au «Crédit Lyonnais», à Pétrougrad, pour compte de Raspoutine. En plus, celui-ci reçut l'ordre qu'il avait à s'allier les partis extrémistes de la Russie. Ceux-ci devaient exciter les ouvriers des usines de munitions et formenteraient des grèves parmi eux.

Raspoutine répondit que Stürmer avait déjà envoyé 400 extrémistes révolutionnaires au front pour y faire de la propagande défaitiste!

Le Kaiser Guillaume écrivit de sa propre main une lettre au scélérat pour l'exciter à continuer son œuvre infâme.

L'impératrice était parfaitement au courant des actions de Raspoutine : elle devint même son complice. Raspoutine tira habilement parti de cette situation lorsqu'il se sentit menacé par des situations périlleuses. Il fit alors comprendre que la duplicité de la Tsarine serait connue au grand jour si jamais on parvenait à le démasquer. Sous le coup de cette menace la Tsarine était décidée à tout.

Malgré les intrigues de la bande Raspoutine, Broussiloff poursuivit son offensive heureuse, en juin 1916. Berlin s'effraya et se fâcha. On fit parvenir à Raspoutine une ordonnance écrite qui lui enjoignait, entre autres, de supprimer Broussiloff par le poison de même que le général Korniloff. Des instructions minutieuses furent données pour l'accomplissement de ces crimes. On exigea la mise en liberté d'espions allemands.

Et Raspoutine parvint une fois de plus à faire exécuter les ordres de Berlin. Mais les attentats contre la vie des généraux échouèrent.

La trahison avait tellement été préparée que lorsque l'Impératrice apprit la retraite des armées allemandes, elle s'écria : «Pourquoi ne pas arrêter cette avance contre les Allemands? La Russie ne vaincra jamais l'Allemagne, non jamais», et se tournant vers Raspoutine elle poursuivit : «Saint-Père! priez pour notre chère Allemagne.»

De quelles abominables monstruosité était capable Raspoutine et sa bande, ressort non seulement du fait qu'ils empêchèrent le ravitaillement de la population, mais aussi d'une tentative d'introduire le choléra asiatique en Russie.

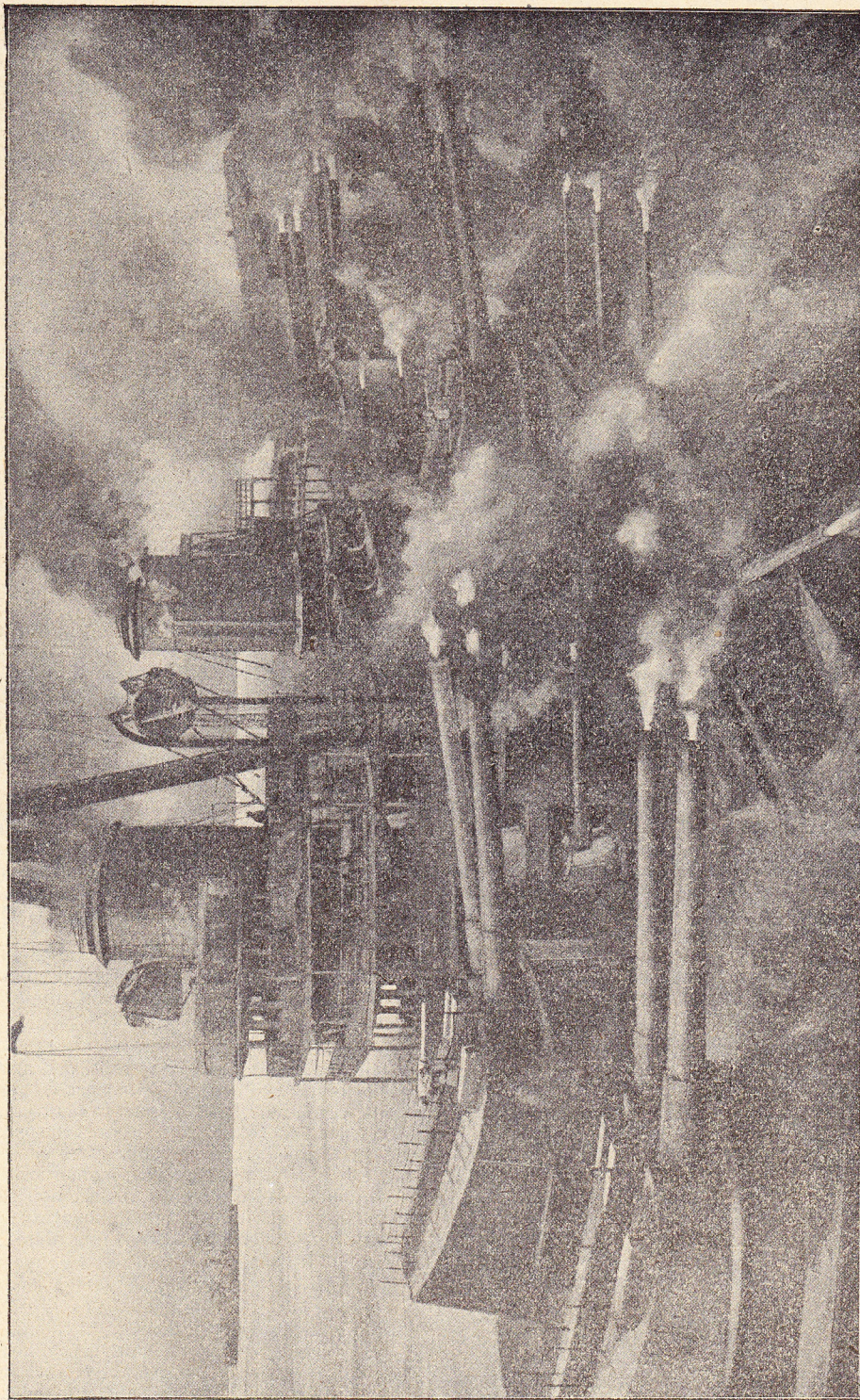
William Lequeux transcrit dans son ouvrage l'ordre écrit de Berlin à ce sujet.

«N. 70 (un espion allemand) a soumis vos communications et suggestions en haut lieu. Elles ont été approuvées. Il vous envoie par Malmo, Karl Johnkae, bactériologiste de l'Institut de Francfort, qui arrivera à Pétrougrad le 18, et se rendra auprès de vous. Par le même paquebot arriveront à destination de la maison Jakowleff et Cie, nos amis, marchands de fruits en gros de la Nikolskaya à Moscou, cent vingt-six tonneaux de pommes de Canada avec quatre-vingt-dix caisses de bananes des îles canariennes. Ces fruits contiennent un virus très dangereux.»

Le choléra doit éclater moins de trois semaines après l'arrivée des fruits.

Une partie pourrait être offerte à des institutions charitables pour être distribuée parmi les pauvres.»

Heureusement l'épidémie du choléra n'éclata pas. Les fruits arrivèrent tout pourris à destinations de façon qu'ils étaient impropres à la consommation. Mais cette tentative nous fait voir de quels horribles méfaits la



Un Dreadnought anglais en plein combat.

bande de Raspoutine était capable à l'égard de leurs compatriotes.

Et il y eut aussi des complots contre les autres nations. C'est ainsi que Stürmer, inspiré par l'Allemagne poussa la Roumanie à intervenir aux côtés de l'Entente. En même temps on résolut d'anéantir cette nation. L'Allemagne, en effet, savait que la Roumanie n'était pas prête. De son côté Stürmer eut soin que les promesses faites à la Roumanie ne furent pas tenues. De la sorte l'Allemagne s'empara sans beaucoup de peine des riches provisions des céréales et de pétrole de la Roumanie.

L'impudence de Raspoutine n'avait pas de limites : En pleine guerre il osa se rendre à Berlin où il séjourna

déguisé en pasteur hollandais. L'Impératrice elle-même nous en fournit des preuves. Le 18 octobre elle écrivit à Raspoutine une lettre en allemand, de de Tsarkoe-Selo; William Lequeux cite cette lettre et nous y lisons : « Nous sommes heureuses que vous ayez vu Guillaume (l'empereur allemand) et qu'il ait été si affable envers vous... Dites à sa Majesté que tout va bien, que Stürmer convient qu'une paix séparée nous est nécessaire et fait tout son possible pour l'obtenir. Nikki (le Tsar) est toujours sur le front, où il exhorte les troupes. C'est ridicule et cependant il nous faut prendre tous une attitude courageuse... Informez-vous si rien d'autre ne peut-être tenté en vue de répandre des maladies dans



Cimetière militaire russe.

les régions les plus peuplées. Cela tuerait l'enthousiasme pour la guerre et amènerait bien vite la paix... Saluez le brave Hindenburg de ma part, c'est affreux d'être obligé de manifester ses sentiments germanophobes, quand on sait que notre Patrie (c'est-à-dire l'Allemagne) est invincible, le drapeau russe dû-il baigner dans le sang. »

Mais le péril d'être enfin démasqués devint de plus en plus pressant pour les bandits, Raspoutine se soutint encore quelque temps en faisant disparaître au moment critique les personnes qui le gênaient, mais la vérité commença à percer de plus en plus. Le 14 septembre la session de la Douma jetterait la lumière sur les crimes de la bande.

Le député Milioukoff, que Raspoutine avait vainement essayé d'éliminer, y démasqua le faux moine, ainsi que le premier ministre Stürmer. La censure défendit la diffusion du discours de Milioukoff. Mais Raspoutine joua ses dernières chances, il quitta encore une fois le Tsarevitch indisposé et celui-ci tomba de nouveau mortellement malade.

La fin de Raspoutine approcha. Bien des contes se brodèrent autour de sa mort, William Lequeux raconte dans son ouvrage remarquable, les circonstances dramatiques dans lesquelles Raspoutine fut assassiné. On prétextait une invitation à une fête dans la maison du prince Youssouppoff, et il donna dans le piège.

Après une tentative avortée d'empoisonnement et un attentat également non réussi contre sa personne, un certain Stepanoff l'aurait abattu d'une balle dans la tête. Son cadavre fut jeté dans la rivière. Le misérable bandit n'échappa donc pas au châtiment. Mais sa mort fut suivie par des événements mémorables pour la Russie.

L'influence remarquable qu'exerça Raspoutine sur le Tsar est clairement démontrée parce que nous venons de dire. Il ne nous étonne donc pas que le Czar n'écouta pas les conseils des esprits clairvoyants de son entourage.

L'échec de l'offensive qui avait débuté avec tant de succès suscita du désappointement, de la méfiance et de la colère. L'hiver suivant fut très rude et désorganisa tous les services. Les céréales et les charbons firent défaut. Il ne manqua pas de provisions, mais elles étaient accumulées dans des districts éloignés de l'immense empire et les moyens de transport faisaient défaut.

La crise devint très aiguë.

Le 7 mars des grèves éclatèrent et on prononça des harangues révolutionnaires dans la capitale.

Le 12 éclata la tempête. Des gardes rouges révoltés pénétrèrent dans la Douma et se déclarèrent solidaires avec le peuple. Le président Rodzianko, institua un comité d'exécution. Les ministres acceptèrent et l'on institua un gouvernement provisoire. On se battit dans les rues de Pétrograde. On combattit des journées entières contre la police impériale. Les insurgés triomphèrent, s'emparèrent de la forteresse Pierre et Paul, incendièrent les tribunaux et les prisons et maltraitèrent les ministres arrêtés.

Les meneurs des ouvriers voulurent organiser la révolution sociale et formèrent au palais de Tauride un comité de 1600 délégués, ouvriers et soldats, qui décréta des proclamations et des ordres. Ce fut donc comme un pouvoir à côté du gouvernement provisoire.

Prikase n'y supprima le salut et les honneurs militaires dans les corps d'armée.

Mais quelle était la situation du Tsar? On attendit son acte d'abdication dans la nuit du 15 au 16 mars il abdiqua en faveur de son frère, le grand-duc Michel, qui refusa cependant la couronne jusqu'à ce que le peuple se serait prononcé.

Le comité trouva que toutes ces choses se passèrent trop lentement et prit un certain nombre de mesures : arrestation du Tsar et de l'Impératrice, exhérédation du grand-duc Nicolas, amnistie générale, liberté de la presse, le droit de grève, abolition de la peine de mort, indépendance de la Finlande, liberté politique de la Lithuanie, la Georgie, la Lettonie et émancipation des Juifs.

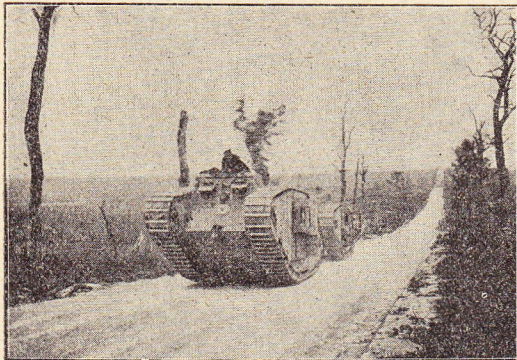
A l'ouest on ne comprit pas encore le sérieux de la situation. On crut que la Russie secouait ses chaînes pour s'opposer à la trahison et secourir l'Entente.

Le mystère entoure encore bien des événements de ces jours.

Parlons d'abord du Tsar et de sa famille. Les personnes de la maison impériale furent massacrées. Comment? Il y a différentes versions de ces assassinats. Le récit de Pierre Gilliard, précepteur du grand-duc Nicolas Nikolaevitch est probablement le plus près de la réalité.

Pierre Gilliard est un Suisse qui partit en 1904 comme précepteur de français du duc Serge de Leuchtenberg, dont le père, petit-fils de Eugène de Beauharnais, était un neveu du Tsar.

L'année suivante, il était choisi pour enseigner le



Tank anglais.

français aux grandes-duchesses Olga, alors âgée de dix ans, et Tatiana, qui en avait huit. En 1913, il devenait précepteur du grand-duc héritier Alexis Nicolaévitch, qui était dans sa dixième année. Son titre officiel était « adjoint à l'éducateur du grand-duc héritier », mais, comme il n'y avait pas d'éducateur et qu'il n'en fut jamais nommé, c'est M. Gilliard qui, en fait, en assumait les fonctions. Il habitait au palais et participait à la vie quotidienne de la famille impériale. Lorsque la révolution de mars 1917 éclata, il se trouvait à Tsarskoé-Sélo.

Le gouvernement provisoire ayant alors décidé de considérer le Tsar et les siens comme prisonniers, les personnes de leur entourage furent invitées à quitter le palais dans les vingt-quatre heures, à moins qu'elles ne préférassent se soumettre volontairement, elles aussi, au régime de la captivité.

M. Pierre Gilliard opta pour ce dernier parti. Au début d'août, Kerensky lui fit connaître que le Czar allait être transféré dans une autre résidence avec sa famille. Il sollicita et obtint d'y aller également. Il suivit les Romanof à Ekaterinbourg. S'il fut alors séparé d'eux, ce ne fut pas par sa volonté. C'est d'ailleurs à cette séparation forcée qu'il doit d'être encore en vie.

Parmi les rares survivants de l'entourage immédiat du Tsar, M. Pierre Gilliard est le seul qui ait partagé, du premier jour au dernier, la captivité de Tsarskoé-Sélo et de Tobolsk. A Ekaterinbourg, il fut un des premiers à suivre l'enquête sur les circonstances tragiques où périrent les anciens maîtres de la Russie et quelques-uns de leurs plus fidèles serviteurs. Son témoignage est donc d'une exceptionnelle valeur. Il ne laisse aucun doute sur le sort des Romanof — l'extermination des prisonniers a été totale — et il détruit les hypothèses romanesques que certains ont voulu échafauder.

Après la révolution de mars 1917, la famille impériale passa cinq mois à Tsarskoé-Sélo. Punis elle fut envoyée à Tobolsk. Le 22 mai toute la famille impériale, un moment divisée, est à Ekaterinbourg.

Ce jour-là le commissaire Rodinef fit dire à M. Gilliard et à son collègue anglais Gibbes qu'ils étaient libres.

Le 26, ils reçurent l'ordre de quitter sans délai le territoire du gouvernement de Perm — dont fait partie Ekaterinbourg — et de retourner à Tobolsk.

Et nous lisons alors dans le récit de Gilliard :

LE MASSACRE

« Les autorités soviétiques, à Ekaterinbourg, comprenaient : a) le conseil régional de l'Ouest, conseil de 30 membres environ, dont le président était le commissaire Biélorodof; b) le Présidium, sorte de comité exécutif formé de quelques membres : Biélorodof, Golochtchokine, Syromolotof, Safarof, Voïkof, etc.; c) la Tchrezvytchaïka, dénomination populaire de la « Commission extraordinaire pour la lutte contre la contre-révolution et la spéculation », dont le centre est à Moscou, et qui a ses ramifications dans toute la Russie. C'est là une organisation formidable, qui est la base même du régime soviétique. Chaque section reçoit ses ordres directement de Moscou et les exécute par ses propres moyens. Toute Tchrezvytchaïka de quelque importance disposé d'un

détachement d'hommes sans aveu, le plus souvent des prisonniers de guerre austro-allemands, des Lettons, des chinois, etc., qui ne sont en réalité que des bourreaux grassement rétribués.

A Ekaterinbourg, la Tchrezvytchaïka était toute-puissante; ses membres les plus influents étaient les commissaires Yourovsky, Golochtchokine, etc.

La maison d'Ipatief servit de prison pour le Tsar et sa famille.

Le dimanche 14 juillet, Yourovsky fait appeler un prêtre, le Père Storofef, et autorise le service religieux. Les prisonniers sont déjà des condamnés à mort auxquels on ne saurait refuser les secours de la religion !

Le 20, vers 7 heures du soir, il ordonne à Paul Medviédéf, en qui il avait toute confiance — Medviédéf était à la tête des ouvriers russes — de lui apporter les douze revolvers, système Nagant, dont dispose la garde russe. Et, lorsque cet ordre est exécuté, il lui annonce que toute la famille impériale sera mise à mort cette nuit même, et qu'il le charge de le faire savoir plus tard aux gardes russes: Medviédéf le leur communique vers 10 heures.

Un peu après minuit, Yourovsky pénètre dans les chambres occupées par les membres de la famille impériale, les réveille ainsi que ceux qui vivent avec eux, et leur dit de se préparer à le suivre.

Le prétexte qu'il leur donne est qu'on doit les emmener, qu'il y a des émeutes en ville, et qu'en attendant ils seront plus en sécurité à l'étage inférieur.

Tout le monde est bientôt prêt, on prend quelques menus objets et des coussins, puis l'on descend par l'escalier intérieur qui mène à la cour, d'où l'on rentre dans les chambres du rez-de-chaussée.

Yourovsky marche en tête avec Nikouline, puis vient l'empereur portant Alexis Nicolaévitch, l'impératrice, les grandes-duchesses, le docteur Botkine, Anna Démidova, Kharitonof et Troup.

Les prisonniers s'arrêtent dans la chambre qui leur est indiquée par Yourovsky.

Ils sont persuadés que l'on est allé chercher les voitures ou les automobiles qui doivent les emmener, et, comme l'attente peut être longue, ils réclament des chaises.

On en apporte trois. Le tsarévitch, qui ne peut rester debout à cause de sa jambe malade, s'assied au milieu de la chambre.

L'empereur prend place à sa gauche, le docteur Botkine est debout à sa droite et un peu en arrière. L'impératrice s'assied près du mur (à droite de la porte par laquelle ils sont entrés), non loin de la fenêtre. On a mis un coussin sur sa chaise comme sur celle d'Alexis Nicolaévitch.

Elle a derrière elle une de ses filles, probablement Tatiana. Dans l'angle de la chambre, du même côté, Anna Démidova, — elle a gardé deux coussins dans ses bras.

Les trois autres grandes-duchesses sont adossées au mur du fond et ont à leur droite, dans l'angle, Kharitonof et le vieux Troup.

L'attente se prolonge encore quelques minutes, puis brusquement Yourovsky rentre dans la chambre avec sept Austro-Allemands et deux de ses amis, les commissaires Ermakof et Vaganof, bourreaux attitrés de la Tchrezvytchaïka. Medviédéf est aussi présent. Yourovsky s'avance et dit à l'empereur : « Les vôtres ont voulu vous sauver, mais ils n'y ont pas réussi, et nous sommes obligés de vous mettre à mort. »

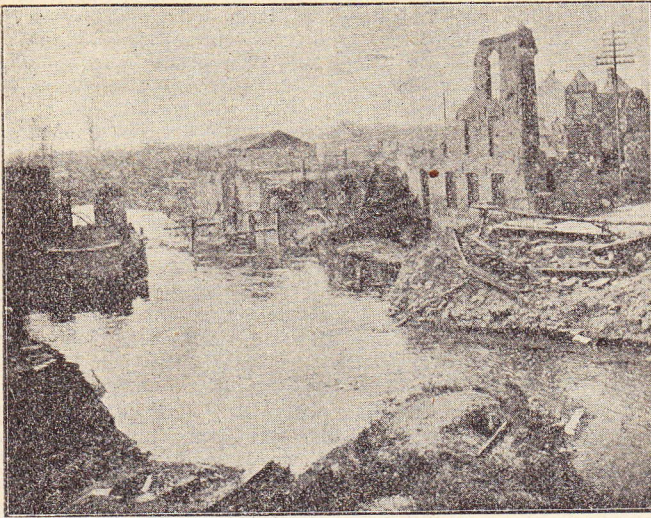
Il leve aussitôt son revolver et tire à bout portant sur l'empereur, qui tombe foudroyé.

C'est le signal d'une décharge générale. Chacun des meurtriers a choisi sa victime.

Yourovsky s'est réservé l'empereur et le tsarévitch. La mort est presque instantanée pour la plupart des prisonniers. Cependant Alexis Nicolaévitch gémit faiblement. Yourovsky met fin à sa vie d'un coup de revolver.

Anastasie Nicolaévna n'est que blessée et se met à crier à l'approche des meurtriers : elle succombe sous les coups des baïonnettes.

Anna Démidova, elle aussi, a été épargnée, grâce aux



Pont détruit à Péronne.

coussins derrière lesquels elle se cache. Elle se lance de côté et d'autre, et finit par tomber à son tour sous les coups des assassins.

Les dépositions des témoins ont permis à l'enquête de rétablir dans presque tous ses détails la scène de cet effroyable massacre.

Quand tout est terminé, les commissaires enlèvent aux victimes leurs bijoux, et les corps sont transportés à l'aide de draps de lit et des brancards d'un traineau jusqu'au camion automobile qui attend devant la porte de la cour, entre les deux clôtures de planches.

Il faut se hâter avant qu'il fasse jour. Le funèbre cortège traversa la ville encore endormie et se dirige vers la forêt.

Le commissaire Vaganof le précède à cheval, car il faut éviter toute rencontre.

Comme on approche déjà de la clairière, il voit venir à lui un char de paysans. C'est une femme du village de Koptiaki, qui est partie dans la nuit avec son fils et sa bru pour venir vendre son poisson à la ville.

Il leur ordonne aussitôt de tourner bride et de rentrer chez eux.

Pour plus de sûreté, il les accompagne en galopant à côté du char et leur interdit, sous peine de mort, de se retourner et de regarder en arrière.

Mais la paysanne avait eu le temps d'entrevoir la grande masse sombre qui s'avancait derrière le cavalier.

Rentrée au village, elle raconte ce qu'elle a vu. Les paysans, intrigués, partent en reconnaissance et viennent se heurter au cordon de sentinelles qui a été placé dans la forêt.

Cependant, après de grandes difficultés, car les chemins sont très mauvais, le camion atteint la clairière. Les cadavres sont déposés à terre, puis en partie déshabillés. C'est alors que les commissaires découvrent une grande quantité de bijoux que les grandes-duchesses portaient cachés sous leurs vêtements.

Ils s'en emparent aussitôt, mais, dans leur hâte, ils en laissent tomber quelques-uns sur le sol, où ils sont piétinés.

Les corps ensuite sont sectionnés et placés sur de grands bûchers, dont la combustion est activée par de la benzine. Les parties les plus résistantes sont détruites à l'aide d'acide sulfurique. Pendant trois jours et trois nuits les meurtriers travaillent à leur œuvre de destruction, sous la direction de Yourovsky et de ses deux amis Ermakof et Vaganof. 175 kilogrammes d'acide sulfurique et plus de 300 litres de benzine sont amenés de la ville à la clairière !

Enfin, le 20 juillet tout est terminé. Les meurtriers font disparaître les traces des bûchers, et les cendres sont jetées dans le puits de mine ou dispersées dans les environs de la clairière, afin que rien ne vienne révéler ce qui s'est passé.

Voilà donc le récit le plus vraisemblable du sort de la famille impériale. Dans les rues d'Ekaterinbourg on placarda des affiches annonçant l'exécution de la sentence de mort prononcée contre l'ex-Tsar Nicolas Romanof pendant la nuit du 16 au 17 juillet, ainsi que la déportation en lieu sûr de la Tsarine et de ses enfants.

Le 25 juillet les « Blancs » ou troupes antirévolutionnaires arrivèrent à Ekaterinbourg et Gilliard se rendit immédiatement auprès d'eux, avec Gibbes, pour demander une enquête. Il visita la maison Ipatief.

« Je descendis à l'étage inférieur dont la plus grande partie était en sous-sol. Je pénétraï avec une émotion intense dans la chambre qui, peut-être — j'avais encore un doute — avait été celle de leur mort.

L'aspect en était sinistre au delà de toute expression. Le jour n'y pénétrait que par une fenêtre garnie de barreaux, et qui s'ouvraient dans le mur à hauteur d'homme. Les parois et le plancher portaient de nombreuses traces de balles et de coups de bayonnettes.

On comprenait, à première vue, qu'un crime odieux avait été commis là et que plusieurs personnes y avaient trouvé la mort. Mais qui ? Combien ?..

Les jours suivants, je continuai mes recherches à Ekaterinbourg, dans les environs, au monastère, partout où je pouvais espérer recueillir quelque indice. Je vis le Père Storof, qui, le dernier, avait célébré un office religieux dans la maison Ipatief. C'était le dimanche 14, soit deux jours avant la nuit terrible. Lui aussi, hélas ! gardait bien peu d'espoir.

L'instruction n'avancait que fort lentement. Elle avait débuté dans des circonstances extrêmement difficiles, car, entre le 17 et le 25 juillet (date à laquelle la ville tomba aux mains des Blancs), les commissaires bolchevistes avaient eu le temps de faire disparaître presque toutes les traces de leur crime. Dès la piste d'Ekaterinbourg, les autorités militaires avaient fait mettre une garde autour de la maison Ipatief, et une enquête judiciaire avait été ouverte, mais les fils avaient été si habilement brouillés qu'il était bien difficile de s'y retrouver.

L'enquête dura jusqu'en 1919 et 1920. Nous en avons fait connaître le résultat plus haut.

Faisons un retour aux premiers jours de la révolution. La question capitale était celle-ci : la Russie continuerait-elle la guerre aux côtés de l'Entente ou bien ferait-elle une paix séparée avec l'Allemagne ?

Nous avons vu comment, dans cet ambroglio deux sortes de pouvoirs étaient en présence : le comité des ouvriers et soldats ou Soviét et le gouvernement provisoire. En mai les deux parties conclurent un accord. Le gouvernement provisoire dut accepter les socialistes Tseretelli et Skobelev, tandis que Milionkoff, qui avait toujours combattu Stürmer et restait partisan de l'annexion de Constantinople, fut exclu du gouvernement.

Kerensky devint ministre de la guerre et de la marine ; il fit un appel à l'armée et à la flotte pour maintenir la discipline.

Le gouvernement déclara la patrie en péril. L'avenir sembla donc rassurant pour l'Entente.

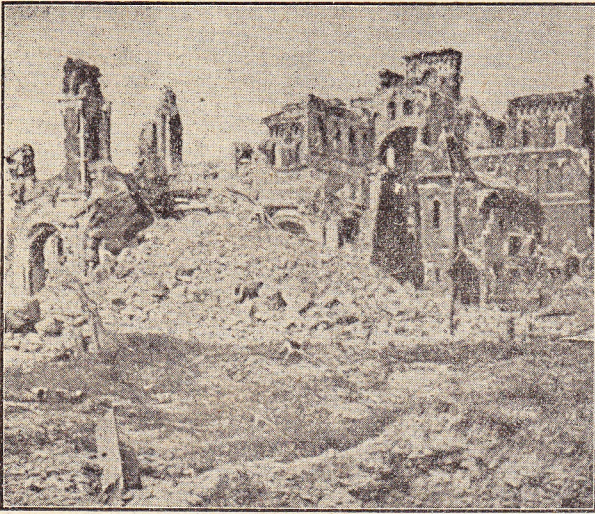
Mais jetons un coup d'œil sur les masses et ses sentiments. Nous puisons, pour cela, dans l'œuvre de René Herval « Huit mois de Révolution Russe ».

Il était parti en Russie avec un groupe d'artillerie lourde française. En route ils apprirent la nouvelle de la révolution. Leur premier sentiment fut un sentiment de joie. Ils pensèrent que c'était la fin du régime de Stürmer, de Raspoutine et de la trahison.

Herval venait de Moscou. « La désorganisation militaire et économique », écrivait-il, « apparaissait aux yeux les moins avertis, dès que l'on mettait le pied dans la rue.

Partout des meetings improvisés, et des « sobrania » volantes, qui groupaient des masses de soldats et d'ouvriers désœuvrés autour des harangueurs quelconques.

La grève sévissait dans l'industrie moscovite comme dans les armées du front ; le soldat se refusait à combattre, l'ouvrier à travailler, tous deux se trouvaient à écouter « govorit » sur les places et aux angles des rues.



L'Eglise détruite d'Albert.

Les grèves étaient de deux sortes, ou plutôt avaient pour point de départ des raisons différentes. Les unes étaient décrétées par les organisations ouvrières pour des motifs politiques, les autres naissaient de conflits professionnels.

A la première catégorie appartenait la grève générale organisée le 27 mai pour permettre au prolétariat moscovite de protester contre la condamnation à mort du socialiste Adler, assassin du ministre autrichien Stürgkh. Ce jour-là, de nombreux manifestants, auxquels se joignaient, en rangs, des prisonniers austro-allemands, descendirent des quartiers populeux de la périphérie vers la ville pour attester le brûlant internationalisme et les sentiments d'étroite solidarité qui unissaient les *tavrichitchi* aux « classes pauvres et exploitées » des autres nations. Rien d'une émeute, d'ailleurs.

Les colonnes de protestataires circulaient lentement à l'ombre des drapeaux rouges ornés de devises, au chant de l'*Internationale* et de la *Marseillaise* falsifiée. Rien ne ressemblait moins à une manifestation française que ces processions calmes, lentes et monotones...

A la seconde catégorie de grèves se rattachait celle des garçons de café et de restaurants qui donna, durant un certain temps, un aspect imprévu à ces établissements. Faute de pouvoir se faire servir, les clients allaient chercher eux-mêmes les plats à l'office et les bouteilles à la cave. Rien n'était plus amusant que de voir, à l'Hôtel Métropole, par exemple, le va-et-vient ininterrompu d'officiers, d'hommes et de femmes du grand monde, portant chacun leurs assiettes et leurs bouteilles à travers les couloirs de la maison.

Dans le même temps, les journaux nous donnèrent les détails d'un conflit professionnel d'un genre au moins imprévu.

Il existe à Moscou, comme, hélas ! dans beaucoup de grandes villes, mais plus encore dans celle-ci qu'ailleurs, une foule considérable de gens qui vivent de la profession de pickpocket. Cette honorable corporation s'estima tout entière lésée dans ses privilèges, du fait qu'un de ses membres, ayant été assez maladroit pour se faire pincer en flagrant délit dans un tramway avait été assommé par les assistants. La mode étant aux *sobrania* et aux meetings, nos pickpockets ne trouvèrent rien de mieux que de se réunir en assemblée plénière pour aviser aux mesures à prendre. Bien plus, ils annoncèrent qu'ils s'y rendraient en automobile et en reviendraient de même, le tout sans bourse délier. Ainsi fut fait : ils commandèrent des voitures aux garages, tinrent leur réunion au cours de laquelle ils déclarèrent qu'il était inadmissible que, sous le nouveau régime, la foule mît à mort de respectables pickpockets, alors que l'ancien régime lui-même ne les condamnait qu'à la prison, puis se firent reconduire en auto, et s'éclipserent avec art au moment du paiement. Les chauffeurs furent sans

doute les seuls à ne pas comprendre que c'étaient là des pickpockets fort spirituels.

C'était encore le temps des illusions, l'heure où les soldats qui, un mois plus tard, allaient se débander en Galicie, répondaient à Kérénski : « Camarade, nous voulons mourir avec vous pour la Liberté ! »

Le hasard de nos promenades nous amenait souvent alors aux environs du Kremlin ou au Kremlin même. Nous étions attirés vers cette citadelle, accumulation fantastique de palais et d'églises, dominée par la tour géante, casquée d'or, d'Ivan Véliski.

C'est tout auprès de ces canons que, nous promenant un soir, nous fîmes la rencontre d'un artillerie russe qui lia conversation avec nous. Il nous déclara être venu du front dans le but de faire de la propagande en faveur de la continuation de la guerre.

Que pouvaient faire en effet quelques hommes de bonne volonté contre la propagande intense menée dans le peuple par certains journaux et certains agitateurs ?

Les Allemands travaillaient avec de l'or. Tout l'espoir reposa en Kérénsky. Le 28 juin Herval l'entendit prononcer un discours au Grand Hôtel.

Kérénsky était alors âgé de 35 ans. Ses yeux témoignaient d'intelligence, mais aussi d'idéalisme. Il était convaincu qu'il devait agir par la douceur et la persuasion. En ce temps les socialistes le portaient aux cieux, mais il jouissait aussi de la confiance de la bourgeoisie, quoiqu'il n'épargnait guère celle-ci.

Ce soir, en parlant de la bourgeoisie, il dit :

« Il y a des gens qui jettent la pierre aux soldats et qui devraient être sur le front ; d'autres se couvrent de diamants, tandis que nos soldats reviennent des tranchées couverts de poux ; d'autres encore refusent d'aider le Gouvernement dans sa tâche en lui confiant un argent dont, pourtant, ils ne savent que faire... »

Et, en effet, l'emprunt de la Liberté, qui venait d'être lancé, n'obtint pas de succès. Les hautes classes ne souscrivaient pas, soit par défiance, soit par opposition au nouveau régime.

Mais à quoi bon cette haine : les bourgeois qui étaient présents, applaudirent. On fit mieux encore. Deux chromos représentant Kérénsky, qui étaient exposées sur la scène, furent mises en vente au profit d'une œuvre charitable. Et les bourgeois jetèrent généreusement de l'argent, de sorte que les portraits rapportèrent l'un 6,000 et l'autre 15,000 roubles.

Le lendemain, Kérénsky passa en revue les troupes de Moscou et des garnisons environnantes. Les soldats l'accablèrent, Kérénsky sembla encore pouvoir disposer du sort de la Russie. Donc on pouvait garder tout espoir.

Vers la mi-juin, Milioukoff, qui faisait alors encore partie du gouvernement, dénonça l'influence allemande et l'or allemand. Il accusa les deux agitateurs, Lenine et Trozky, de jeter le désordre dans la société et dans l'armée.

« Il existe un grand danger pour la révolution », dit-il, « c'est l'intrigue allemande, et contre ce danger il faut se tenir en garde chaque jour et chaque minute... »

Les Allemands présentèrent la paix sans annexion ni dommages de guerre.

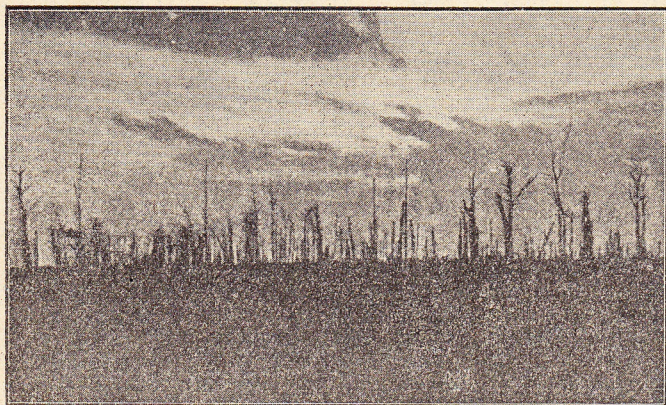
Un autre membre dénonça cette formule.

La masse du peuple, dit-il, la juge favorable, parce qu'elle n'y voit que le mot « paix ». Mais la devise pouvait être interprétée de plusieurs façons, et c'est là-dedans que gît le danger.

La Douma vota un ordre du jour.

A cette heure d'angoisse, les membres de la Douma estiment de leur devoir de rappeler au pays que la Russie est en face d'une grande question : être ou ne pas être. Nous considérons comme notre devoir de nous adresser à vous, citoyens, spécialement à tous les soldats du pays russe, pour vous rappeler que le destin est entre vos propres mains ; qu'abandonner l'œuvre de tous les peuples, de l'humanité tout entière, qui nous lie à nos alliés, ce serait devenir les esclaves du peuple allemand.

La Douma estime que c'est seulement dans une offensive immédiate et dans une étroite union avec les Alliés qu'est le gage d'une prompte fin de la guerre et de l'affermissement à tout jamais des libertés conquises par le peuple.



Le bois de Deniécourt.

Mais en même temps les journaux extrémistes bolchevistes firent une propagande active contre toute résolution d'offensive nouvelle et attaquèrent Kerensky.

La presse demanda la paix internationale et dit que les gouvernements bourgeois de tous les pays y étaient opposés. Elle accusa Kerensky de vouloir continuer la guerre pour servir les desseins impérialistes des puissances de l'Entente. Kerensky s'efforça de rétablir la discipline. Il prépara l'offensive contre les Allemands.

Il concentra les meilleures troupes dans le secteur qui était désigné pour l'attaque. Durant des semaines entières il parcourut le front et harangua les troupes. Il démontra qu'ils n'auraient la paix que par la victoire sur l'autocratie allemande.

Il savait qu'en certains points les Russes fraternisaient avec les adversaires. La discipline était relâchée et il essaya d'enrayer le mal par la persuasion.

Il passa des régiments en revue en Gallicie.

Un jour, un grenadier bolcheviste, un certain Schamson, sortit des rangs et interrogea Kerensky d'une façon inconvenante. Celui-ci ne fit pas punir le soldat, mais il harangua les troupes, presque en se justifiant; il dit :

Pour qu'on ne dise pas de moi que, restant à Pétrougrade, j'envoie les gens au combat, je suis venu vous trouver, camarades soldats, pour vivre avec vous ces jours difficiles de responsabilité devant la révolution. Dites et j'irai où vous me direz d'aller. Ceux qui sont avec nous sont pour la liberté. Qui vous appelle contre le Gouvernement, celui-là est un ennemi de la Révolution et de la Liberté. Dites et transmettez à ces misérables, qui essayent de vous effrayer en vous disant que je veux devenir un Napoléon russe ou Alexandre IV, qu'ils mentent impudemment et cherchent à détruire la confiance en moi et en toute la démocratie révolutionnaire. Dites-leur que, par leur tactique, ils préparent la venue d'un dictateur qui leur parlera tout autrement !

Mais pendant ces discours il se passa des événements dans d'autres endroits. C'est ainsi qu'un régiment de grenadiers, mené par un capitaine bolcheviste, Dzevaltovski, arrêta ses officiers et se retira sur Tarnopol.

On envoya contre les insurgés deux autos blindées et une division de cavalerie. Ces troupes donnèrent deux heures pour déposer les armes. Les insurgés livrèrent alors leurs armes ainsi que le capitaine Dzevaltovski. Mais ce fait donna déjà une idée de l'état d'esprit. Et cependant Kerensky eut peur de sévir avec violence. Il était très philanthrope et crut qu'il atteindrait son but par des discours.

Ainsi il dit un jour à d'autres troupes peu sûres :

Vous forgez la contre-révolution, en sauvant vos vies précieuses au nom de la peur et de la honte...

Le premier acte de la révolution russe a été la suppression de la peine de mort. Il y a des gens qui pensent qu'en restant à l'arrière ils demeureront impunis. Il y a des châtiments pires que la mort, il y a la honte.

Le nom que recevront les « braves » qui vont à l'arrière, c'est celui de traîtres, de déserteurs de la révolution et du front.

Ces troupes avaient voté un ordre du jour de défiance contre le gouvernement provisoire et contre le ministre de la guerre.

J'ai lu la résolution exprimant la méfiance envers le Gouvernement et son ministre de la Guerre.

Nous n'avons pas besoin de la confiance des lâches...

J'ai foi que de tels faits sont parmi vous une exception : *j'ai foi en la raison, en la conscience, en l'abnégation des masses...*

Commandant du front, je vous ordonne de rassembler ici, à mon départ, ceux qui veulent reculer. Et moi je publierai leurs noms pour que chaque citoyen connaisse les traîtres. Cette honte éternelle sera le châtement, pire que la mort.

Les journaux bolchevistes partirent en guerre contre ces paroles et parlèrent de l'impérialisme de l'Entente; ils dirent, entre autres :

Le 12 juin a eu lieu sur la frontière franco-italienne une conférence des généraux anglais, français et italiens.

Le moment est le plus favorable pour une « collaboration » : l'Angleterre a occupé la Mésopotamie, la France prendra la Syrie, l'Italie les villes riches du littoral de l'Asie-Mineure.

Pour assurer le succès des opérations sur le nouveau théâtre de la guerre, il faut passer à l'offensive générale sur tout l'ancien théâtre des opérations militaires. Deux ligues mondiales de capitalistes usurpateurs luttent entre elles, mais à l'une d'elles, par un traité secret du tsar, est liée la Russie, la « Russie révolutionnaire ».

Elle doit donc aider à l'attentat préparé contre l'Asie-Mineure par les pillards franco-italiens.

Ces paroles astucieuses influencèrent la masse. On désira ardemment la paix. Et puis, il y avait eu des trahisons. La politique de l'ancien régime avait rendu la guerre impopulaire. Au front les Russes faisaient un échange de cadeaux avec les Autrichiens et les Allemands. Les premiers offrirent du tabac, les derniers de l'alcool. Les Allemands vantèrent les bienfaits de la révolution russe et firent accroire qu'ils exigeraient aussi la paix de Guillaume. Le commandement allemand institua cette propagande.

LE COMMENCEMENT DE L'EFFONDREMENT DE LA RUSSIE

L'offensive du 18 juin 1917. — Troubles à Pétrougrade et à Nijni-Novgorod. — L'indiscipline dans l'armée.

Kerensky avait donc rassemblé dans le secteur de l'attaque les meilleures troupes, celles dont il croyait pouvoir être sûr.

C'étaient des bataillons de la mort, de la cavalerie cosaque et même quelques compagnies de femmes récemment formées.

On avait espéré que ces dernières auraient encouragé les hommes.

L'attaque se déclencha le 18 juin-1er juillet vers dix heures et les premiers jours apportèrent une suite considérable de succès. Cependant, en maints endroits, des troupes, que ne gagnait pas l'enthousiasme des braves volontairement engagés dans les bataillons de choc, faisaient preuve de mauvais esprit. Kerensky, arrivant parmi deux régiments de la Garde, pouvait lire sur une bannière : « Vive l'Internationale ! Paix aux chaumières ! Guerre aux palais ! Guerre jusqu'au bout contre la bourgeoisie ! » et d'autres devises incitant à la guerre civile. Les régiments de grenadiers et le régiment de Paul refusaient de venir à sa rencontre et se tenaient devant lui d'une manière incorrecte. Le 23 juin-5 juillet l'attaque échouait à cause de l'indiscipline de certains régiments qui reculaient devant le bombardement allemand. D'autres éléments refusaient nettement de marcher et s'occupaient à vendre à l'arrière le butin ramassé sur le champ de bataille.

Lors d'une contre-attaque allemande près de Konioukhi, des troupes docimées demandaient du renfort. On désigna deux régiments d'une division considérée comme bonne



L'Eglise de Beaulieu-les-Fontaines détruite par les Boches à leur retraite.

pour aller aider les troupes en ligne. Mais ces régiments déclarèrent qu'avant de marcher il leur fallait tenir un meeting et mettre aux voix s'il fallait passer à l'attaque.

Pendant l'offensive la presse bolcheviste prétendit que tout tournerait à l'avantage du seul capitalisme.

Et il se produisit des événements plus inquiétants.

A Pétrograde des soldats armés parurent dans les rues.

Les matelots de Cronstadt se joignirent à eux. Ils en voulaient au gouvernement et tachèrent de capturer certains ministres. Les troupes du gouvernement résistèrent. Le sang coula dans les rues. Mais les troupes du gouvernement eurent le dessus.

Mais la division régna dans le gouvernement lui-même et les ministres non-socialistes démissionnèrent.

A Moscou on manifesta aussi, mais il n'y eut pas de troubles.

Par contre, à Nijni-Novgorod l'affaire était plus sérieuse. Le 62e régiment refusa d'aller au front et dut être désarmé. On envoya des cadets (aspirants officiers) de Moscou pour rechercher les déserteurs dudit régiment. Ils amenèrent des troupes mais se heurtèrent contre des détachements du 62e et du 185e, qui soutenait celui-ci.

Il y eut de rudes combats qui coûtèrent la vie à de nombreux cadets et soldats. La lutte avait été âpre et il y eut des spectacles très sanglants. Le gouvernement provisoire envoya à Nijni, le colonel Verkhovski, commandant de la circonscription militaire de Moscou.

Il lança la proclamation suivante :

« Revêtu de pleins pouvoirs par la démocratie révolutionnaire, je viens établir à Nijni-Novgorod le principe gouvernemental et en bannir la contre-révolution. »

Il menaça les rebelles de peines sévères. Personne ne pouvait quitter sa maison qu'en cas de nécessité absolue.

On ne pourrait s'approcher à moins de cent pas des troupes gouvernementales.

« Ceux qui j'appellerai, dit-il, porteront le drapeau blanc et s'approchent par groupes de dix au plus, sinon on ouvrira sur eux le feu des mitrailleuses et des canons. »

Les rues devinrent désertes et l'insurrection était domptée. Il en fut de même à Kief.

Le désaccord du gouvernement fut aussi mise au jour par la démission de Péréverstef, ministre de la justice.

Dans la justification de son acte, il dit :

Il y a longtemps, déclarait-il, que je me suis séparé de la majorité du Gouvernement provisoire sur la question de la création d'un fort pouvoir révolutionnaire.

Pendant les derniers événements, la plus grande partie des ministres a disparu. Seuls le prince Lvof et moi avons travaillé jour et nuit à chercher une issue possible à la situation.

Des éléments irresponsables et les bolchéviki ont poussé les soldats aux pires excès. Nous n'avions pas d'autres blindées, mais Lénine n'en manquait pas.

C'est alors que j'ai décidé de recourir au dernier moyen que me dictait ma conscience. J'étais persuadé que l'émeute était due à une provocation contre-révolutionnaire allemande. J'ai donc mené une enquête sur quelques chefs connus. J'ai pu établir indiscutablement leurs rapports avec l'Allemagne, avoir la preuve que l'argent venait d'Allemagne et était déposé au compte courant de ces chefs. J'ai décidé de publier tout cela. Et voilà qu'on m'accuse d'avoir répandu des nouvelles non prouvées.

C'est pourquoi je donne ma démission.

A cette situation embrouillée se joignit encore le désarroi de la vie économique. La situation de l'industrie devint de plus en plus malheureuse. Beaucoup d'usines durent fermer leurs portes. Les provisions de bouche augmentèrent considérablement de prix. Il y eut continuellement des conflits entre les patrons et les ouvriers.

Le changement dans l'armée était bien compréhensible. Nous avons déjà dit que sous l'ancien régime le soldat russe était automate, bien plus encore que le soldat allemand. La discipline était excessivement brutale. Sans responsabilité on mania ce matériel humain, c'est bien le mot exact ici.

La transition au système démocratique était trop violente. Chacun n'avait pas la conception du principe du devoir. Mais des hommes comme Kerenski escomptèrent malgré tout le rétablissement de l'ordre.

Le général Brousiloff, qui dirigea l'offensive, ne put bientôt plus cacher que la situation devenait désespérée. Et après les premiers succès arriva la nouvelle :

Sur le front sud-ouest, entre Zborov et Brzégan, sous l'influence de l'agitation bolchévique, nos troupes, après avoir ouvert le front à l'ennemi sur une longueur de 20 verstes, continuent leur retraite.

Le communiqué du 7-20 juillet précisait encore :

Notre échec s'explique dans une grande mesure, par ce fait que, sous l'influence de la propagande des bolchéviki, de nombreuses unités, qui avaient reçu l'ordre de combat et devaient soutenir les troupes engagées, se sont réunies en meetings, ont discuté s'il fallait exécuter l'ordre et ont quitté les positions sans la moindre pression ennemie. Les efforts des chefs et des comités pour les amener à exécuter les ordres sont restés vains.

Les Allemands prirent ce désarroi à parti, avancèrent rapidement, s'emparèrent de beaucoup de canons et se dirigèrent sur Tarnopol.

Il y eut cependant des troupes, et surtout des Cosaques, qui essayèrent de couvrir la retraite, mais elles furent culbutées.

Il y avait des régiments Tchéco-Slovaques, formés de prisonniers autrichiens qui avaient demandé de pouvoir combattre contre l'Autriche, qui luttèrent jusqu'au dernier homme.

Ils savaient quel était le sort qui les attendait s'ils tombaient aux mains de leurs anciens maîtres et beaucoup même se suicidèrent en faisant exploser à leurs pieds des grenades à main.

Il y eut aussi des divisions étrangères, françaises, serbes, anglaises et belges ((nous parlons spécialement de celles-ci plus loin), qui opposèrent une résistance opiniâtre. Mais que pouvaient-elles faire puisque la grande masse reculait?

Les femmes russes des compagnies de la mort se distinguèrent également. Cependant Tarnopol dut être évacué dans le plus grand désordre.

L'autorité militaire fit connaître la situation dans son communiqué :

«Malgré une considérable supériorité des forces et des moyens techniques de notre côté dans les secteurs attaqués, dit le communiqué officiel du 9-22 juillet, la retraite se poursuit presque sans arrêt par suite du manque absolu de résistance de nos troupes, de la mise en discussion ou de la non-exécution des dispositifs de combat du commandement et de la propagande criminelle des bolchéviki. Nos troupes, faisant preuve d'une insubordination complète, ont continué à battre en retraite sur le Serech, se rendant en partie.»

Le 22 juillet, le général Korniloff envoyait au généralissime Broussiloff le télégramme suivant :

«J'ai pris le front dans des conditions exceptionnellement difficiles de percée de nos lignes par l'ennemi, percée provoquée par la désorganisation et le désordre dus à la chute de la discipline. Il en est résulté l'abandon volontaire des positions par des régiments et le refus de ces régiments de soutenir d'autres éléments. Le rapport des forces est à peu près le suivant : un ennemi pour cinq des nôtres, ce qui est une preuve convaincante de ce qui précède. Cette situation est grosse de conséquences terribles.

J'estime absolument nécessaire d'adresser au Gouvernement et au Conseil des D. O. S. une déclaration franche et précise sur l'application de mesures exceptionnelles, y compris la peine de mort, sur le théâtre des opérations. Autrement, toute la responsabilité retombera sur ceux qui croient pouvoir par ces paroles agir sur un terrain où règnent la mort et la honte, la trahison, la lâcheté et l'égoïsme.

Le général Broussiloff communiqua cette dépêche au gouvernement provisoire en se déclarant d'accord avec Korniloff.

LA CONFÉRENCE DE MOSCOU.

Le prince Lvof donna sa démission de président du gouvernement provisoire et Kerensky le remplaça. On ne se rendit pas compte pourquoi il différa toujours les élections et la composition d'une représentation au peuple qui devait cependant lui être d'un puissant soutien.

Les élections pour une assemblée constituante étaient fixées au 17 septembre, puis reportées au 12 novembre.

Cette situation devait amener un affaiblissement : un gouvernement provisoire doit rester provisoire le moins longtemps possible.

La Douma communale de Moscou exprima son mécontentement à ce sujet. Les extrémistes, les maximalistes attaquèrent Kerensky et prétendirent qu'il voulait jouer au dictateur et devenir un Napoléon russe. Le gouvernement convoqua une réunion, une conférence (25 août) au grand théâtre.

Les ministres, les chefs des différents partis, les délégués des différentes races (Ukrainiens, Cosaques, etc.) y prirent part.

Kerensky ouvrit la séance par un long discours dans lequel il démontra que le peuple russe devait se rendre compte des difficultés dans lesquelles il se débattait et de la nécessité de prêter son appui au gouvernement provisoire. Les ministres firent un tableau de la situation de leurs départements. On y fit remarquer la difficulté que rencontrait le ravitaillement. Il n'y avait pas d'équilibre dans le commerce entre les villes et les campagnes. Les villes comme Moscou et Pétrograde n'avaient que de faibles approvisionnements en céréales.

On paraitrait le droit de propriété mais on limiterait les bénéfices et on instituerait des heures légales de travail.

Les chemins de fer étaient délabrés : plus de 75 p. c. des locomotives étaient hors d'usage. On fit un appel aux patrons en vue de les faire renoncer désormais aux bénéfices et aux ouvriers pour en obtenir un meilleur rendement.

Le budget était anormal : 49 milliards de dépenses pour 35 milliards de recettes.

Les impôts n'étaient pas entièrement perçus : quelques-uns étaient tombés à 43 p. c. de ce qu'ils étaient en 1916.

Le général Korniloff, qui avait repris la place de Broussiloff et qui était donc généralissime, parla de l'armée et dit entre autres :

Depuis le commencement d'août, les soldats déchainés, ayant perdu tout aspect militaire, ont tué le chef du régiment de chasseurs de la Garde, colonel Bykoz, le capitaine Kolobov, du même régiment, à la station de Kalinkovitch, les frères Abrahamovitch, officiers, et grièvement les chefs des 437e et 43e régiments sibériens; le chef du régiment de Boubno, Pourgassoff, a été soulevé à la pointe des baïonnettes par les soldats.

Quand le régiment qui avait refusé de livrer les mutins et coupables fut entouré par un détachement et que le commissaire, menaçant de faire tirer sur tout le régiment, s'adressa à lui pour exiger qu'on les livrât, alors commencèrent les supplications et les prières. Ces criminels furent tous livrés : ils attendent maintenant leur sort inévitable...

Toute une série de mesures législatives réalisées après la révolution par des gens étrangers à l'esprit et à la connaissance de l'armée l'ont transformée en une foule déraisonnable estimant uniquement sa propre vie. Il y eut des cas où des régiments isolés manifestèrent le désir de conclure la paix avec les Allemands, se déclarèrent prêts à abandonner à l'ennemi les gouvernements conquis et à payer une contribution à raison de 200 roubles par homme.

Je vous lirai le télégramme que je viens de recevoir du commandant en chef du front sud-ouest : «Sur le front, manque de farine; dans les magasins de base, absence complète de farine. Les arrivages des comités de ravitaillement des gouvernements sont insignifiants. Toutes les fabriques de biscuits sont arrêtées. Les stocks de biscuits commencent à être utilisés, pour la première fois depuis la guerre, pour la nourriture des garnisons d'arrière. Mais ils ne suffiront pas longtemps...»

Je vous donnerai quelques chiffres qui pourront souligner l'état de la question du ravitaillement, en particulier des munitions. Actuellement la productivité des usines travaillant pour la défense nationale s'est réduite à tel point que, en chiffres ronds, la production des principaux articles de consommation de l'armée, en la comparant avec les chiffres d'octobre 1916 à janvier 1917, a diminué : pour les canons de 60 p. 100; pour les projectiles également de 60 pour 100... A l'heure actuelle, la productivité de nos usines travaillant pour l'aviation s'est réduite d'environ 80 pour 100.

Korniloff exprima son espoir dans l'avenir, mais il n'y avait pas une minute à perdre pour agir avec énergie et prendre les mesures sévères.

Le général Kalédine, le chef des Cosaques, déclara qu'aucun cas de désertion ne s'était produit parmi ses hommes et indiqua aussi les seuls moyens de réorganiser l'armée : pas de politique, défense absolue de tenir des meetings, dissolution de tous les conseils et comités, une discipline sévère, pouvoir complet des dirigeants et convocation de la constituante.

A plusieurs reprises son discours fut interrompu par des cris de protestation et on lui reprocha de fomenter la contre-révolution.

Mais des délégués du front prirent aussi la parole. A un d'entre eux on cria : «Marks allemands», et se fut le signal de scènes violentes.

A cette conférence prit aussi part Mme Brechko-Brechkovskaya que l'on appelait la grand-mère de la révolution. Elle fit un appel à la bonne volonté de toutes les classes qui avaient toutes commis de graves erreurs.

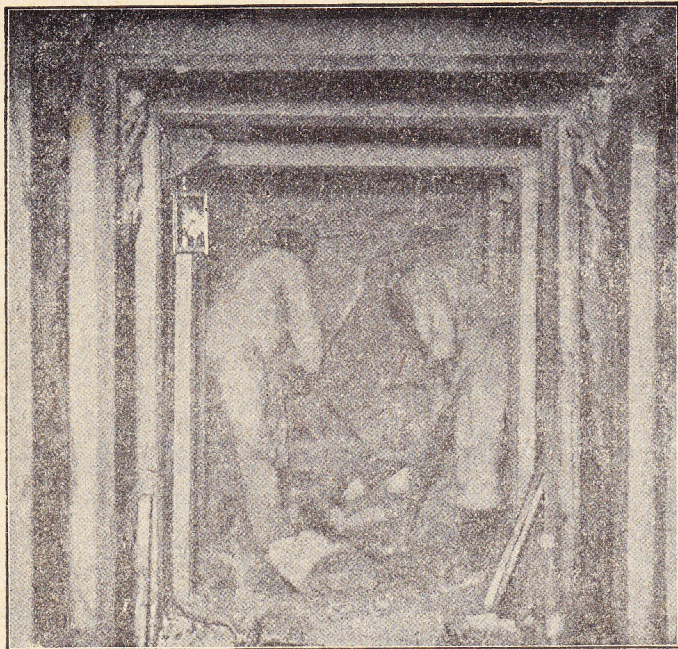
Kropotkine prédit le triste sort de la Russie si l'Allemagne obtenait la victoire.

Il fit un appel aux intellectuels afin qu'ils s'appliquent sans retard à l'éducation des masses et afin qu'ils proclamassent la République russe.

Kerensky clôtura la conférence par un discours où l'on sentit son indécision. Il montra que cette assemblée avait donné la preuve qu'il y avait deux tendances en présence : l'une vers la centralisation, l'autre vers la décentralisation. Il défendit sa thèse : reconcilier ce qui était reconciliable, persuader.

Les Allemands résolurent de profiter de plus en plus de la situation embrouillée en Russie pour poursuivre leurs succès militaires.

Ils résolurent de s'emparer de Riga, évidemment en vue d'une occupation possible de Pétrograde. Le 22 août, ils attaquèrent l'aile gauche des Russes dans la direction 35 milliards de recettes.



Galerie de mines passant au-dessous les tranchées ennemies.

Korniloff s'aperçut bien du danger mais que pouvait-il faire avec des troupes sur lesquelles il ne pouvait pas compter?

L'ennemi avança rapidement en refoulant les détachements russes. Le 3 septembre il entra dans Riga, le grand port de la Baltique était donc aux mains des Allemands.

Le communiqué officiel russe dit :

« Nos troupes n'ont pas résisté à l'attaque de l'ennemi et se retirent dans la direction N.-E.

« Des masses de soldats désorganisés se dirigent en torrents que l'on ne peut arrêter par la chaussée de Pskoff et par la route de Vider-Lembourg. »

Les Allemands annoncèrent aussi que de grandes masses de ce qu'avait été l'armée russe se retiraient nuit et jour vers le N.-O. de Riga. Certains unités jetèrent les armes.

La chute de Riga fut une catastrophe. Les différents partis s'accusèrent mutuellement d'en être la cause. Les journaux modérés se plaignirent du manque d'énergie de Kerensky.

C'est ainsi qu'écrivit la « Rouskiia Viedamosti » :

« C'est à tort qu'espèrent les parlisans d'un ferme pouvoir. Les jours, les semaines, les mois se passent et le même cri : « Nous attendons ! » se répète, désespéré comme dans un désert.

Aucune marque d'assainissement de l'armée, aucun signe que des mesures décisives aient été prises pour relever le moral du soldat. Rien de net, rien de définitif.

Le gouvernement coalisé est profondément crevassé... Il faudrait un changement qui pût sortir le mécanisme directeur du pays de ce point mort. Le gouvernement lui-même comprend cette nécessité. Il commence à parler d'un autre cabinet, mais les hésitations sont longues : *il est possible que la solution vienne d'un autre côté...* »

L'« Outro Rossii » déclarait :

« Le plus irritant, c'est d'abord que le coup de Riga n'était pas imprévu et que le général Korniloff en avait averti toute la Russie, ensuite que nous avons cédé devant des forces très inférieures, enfin que l'artillerie de la région de Riga était une des meilleures.

En cherchant les causes de notre défaite, nous continuons à chercher les coupables. Nous expliquons cet insuccès par le manque d'artillerie, alors que nous savons tous où réside le mal : dans la dissolution morale de notre armée... »

Ce journal se plaignait de ce que le gouvernement de

Kerensky se séparait des organisations qu'il avait instituées lui-même : les Soviets et la Douma.

Il n'y avait pas d'autre collectivité sur laquelle il pouvait s'appuyer; il se trouvait absolument sans appui. Les journaux d'extrême-gauche s'attaquèrent à Korniloff. Ils prétendirent que la bourgeoisie avait souhaité la chute de Riga et que Korniloff l'avait préparée afin de forcer le gouvernement de prendre les mesures les plus rigoureuses contre les comités et les soldats.

Le « Social-Démocrate » écrivit :

« Riga s'est rendue dans des conditions étranges au plus haut degré.

Le pays en avait été prévenu une semaine à l'avance, à la conférence de Moscou. Le généralissime Korniloff, investi du commandement après la percée de Tarnopol, a prononcé à la conférence un discours plein de sombres prophéties. Sans être gêné par le secret militaire, le général nous a dit que bientôt nous manquerions d'obus, qu'au printemps notre flotte aérienne n'existerait plus, qu'au front sud-ouest on manquait de pain. La communication officielle du numéro des régiments qui ont abandonné les tranchées et dégarni le front du moment du désastre de Tarnopol a certainement aidé l'offensive allemande, comme en ont témoigné à cette époque les comités d'armée.

L'histoire n'oubliera pas que la tête de pont d'Uxküll, défendue énergiquement pendant deux ans, a été abandonnée par nous sans aucune pression de l'adversaire, et que le généralissime, ne voyant dans ses défenseurs que des soldats à meetings, les a retirés du front et a laissé sans soutien ce point de défense important. L'histoire n'oubliera pas que ce retrait de troupes a facilité la tâche de l'ennemi et favorisé la réussite de sa tentative sur Riga. »

Défait, Korniloff fut donc accusé de trahison.

L'indivision s'en accrut. On s'attaqua d'un ton acerbe dans les journaux et les meetings. L'effondrement devint plus sérieux et pour l'Entente l'espoir de voir la Russie continuer la guerre tomba.

Un parti défendit Korniloff, l'autre l'appela un bourreau, parce qu'il avait de nouveau introduit la peine de mort, un contre-révolutionnaire, un homme de l'ancien régime qui voulait rétablir la monarchie. Tout d'un coup le mouvement prit une nouvelle tournure à cause d'un coup d'Etat de Korniloff. Celle-ci, à tête de troupes de confiance, marcha sur Pétrograde.